



NATHALIE DELON

*Au plus fort
de l'orage*

ROMAN

ROBERT LAFFONT

AU PLUS FORT DE L'ORAGE

223

AU PLUS FORT
DE L'ORAGE

1910

1910

8° y2

111614



ROBERT LAFFONT

DL-31051994-14384

AU PLUS MORT DE L'ORAGE

8-12
1994

1752919

NATHALIE DELON

823

AU PLUS FORT
DE L'ORAGE

roman

1410



ROBERT LAFFONT

NATHALIE DELON

AU PLUS FORT
DE L'ORAGE

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1994
ISBN 2-221-07563-3



*A Raye, qui a écrit
plus fort de l'organe
de mon cœur amoureux.*

*L'amour est un tyran
qui n'épargne personne*

CORNEILLE

L'œuvre de la France
qui a toujours été
C'est-à-dire

© Librairie de la France, Paris, 1954
N° 1000

A Kaya, qui a toujours été à mes côtés au plus fort de l'orage, et dont la joie de vivre me manquera toujours.

A l'usage des personnes qui ont besoin de
plus de papier et de plus de papier
ou de plus de papier.

1

Ils roulaient depuis longtemps. Chaque fois qu'elle se laissait porter par une moto, Marie avait cette sensation de survoler l'heure et le temps. Elle était appuyée sur le dos de son ami, les yeux fermés, le soleil la caressait, elle ne vit pas arriver la fin du voyage.

Comme au réveil d'un matin heureux, elle prit son temps pour toucher terre. Un baiser à Xavier, elle s'éloignait vers la maison.

Cette journée l'avait sauvée du quotidien, ses cours avaient été annulés. Elle avait eu envie d'improviser pour vivre mieux ce premier jour d'été.

Xavier fonçait déjà vers le soleil qui se couchait. La sonnerie du téléphone, à l'intérieur de chez elle, la sortit de sa rêverie. Le temps de trouver les clés, elle se précipitait.

— Marie ? C'est Dani.

— Tu vas bien ?

De l'autre côté, le silence.

— Dani, tu m'entends ? dit Marie.

— Oui...

Et puis les mots se bousculèrent.

— Il faut que tu ailles à l'hôpital, dit Dani, j'ai essayé de te joindre, ta mère a eu un malaise, on l'a transportée.

— Son cœur ?

Marie sentait le sien s'affoler.

Au plus fort de l'orage

— Oui, enfin je ne sais pas. Ils ne donnent pas de nouvelles par téléphone, c'est toi qu'ils attendent.

Les jambes de Marie tremblaient, c'était la deuxième fois en quelques semaines...

Marie ouvrit la bouche, le cri resta silencieux à la vue de cette inconnue qu'on lui présentait : la mort.

Sa mère était immobile, allongée. Une bande entourait son visage, comme pour mieux le figer.

Des mains s'avançaient, peut-être pour la réconforter, mais elles lui paraissaient être d'énormes tentacules qui allaient s'emparer d'elle ; elle recula, saisie d'horreur. Elle sentait monter une nausée et sortit de l'hôpital.

Dans les rues qu'elle traversait, quelques personnes se retournaient sur cette jeune fille échevelée, étonnées de la voir courir, avec une sorte de terreur, comme si des monstres la pourchassaient.

En partant, elle avait laissé la maison ouverte.

Elle repassa la porte avec le calme des grands blessés.

En quelques minutes l'adolescence de Marie venait de basculer.

Elle avait dix-huit ans.

Il faisait encore jour, Nicolas rentrait de l'école.

Ses affaires volaient sur le divan, lorsqu'il aperçut Marie qui rangeait les siennes minutieusement. Au passage, il arrêta la radio qu'il traita de bavarde et se jeta sur sa sœur plus qu'il ne l'enlaça.

Leurs regards se croisèrent. Le sourire de Nicolas se transformait :

— Tu es toute blanche !

Elle secouait la tête, il ne savait pas si elle disait oui ou non, en tout cas elle se taisait trop longtemps.

— Parle, à quoi tu joues ?

Elle le dévisageait.

Les petites mains de Nicolas tirèrent celles de Marie, posées sur l'étagère :

— Arrête, je te dis, c'est pas drôle !

— Je te voyais tout petit, tu as douze ans maintenant...

Nicolas était surpris par ce jeu qui commençait à l'agacer. Sa sœur n'était pas comme d'habitude. Il l'entraîna vers le divan, mais elle résistait et l'emmenait ailleurs.

Dehors, elle marchait en regardant le ciel, les mains dans les poches. Sans s'en rendre compte, il l'imitait.

— C'est beau là-haut, tu trouves pas, dit Marie.

Il observa le ciel.

— Oui, on voit des étoiles et il fait clair.

— Tu sais, maman est avec elles.

Nicolas, perplexe :

— Dans les étoiles ?

— Il paraît qu'on va là-haut lorsqu'on est très fatigué.

— Qu'est-ce que tu dis ? Elle peut pas être là-haut, elle est au travail !

— Elle est plus au travail, elle est partie là-haut.

— Tu veux dire qu'elle est morte ?

Marie sentait la nausée revenir. Nicolas la regardait, déconcerté. Elle s'efforça de répondre calmement :

— Elle est partie.

— Elle nous a laissés tout seuls ?

— Non, puisqu'elle nous voit, mais maintenant on sera juste toi et moi à la maison.

Il n'était pas sûr de comprendre et dit, inquiet :

— Qui c'est qui va s'occuper de moi ?

— Moi ; et toi, tu t'occuperas de moi !

Il ne savait pas encore si ça lui convenait, mais, un bras autour de ses épaules, Marie l'entraînait vers la maison.

Ils allaient continuer la vie, à deux.

Au plus fort de l'orage

La soirée avait été cauchemardesque pour Marie. Elle essayait d'occuper Nicolas, de répondre naturellement à ses questions :

— Pourquoi on meurt, Marie ?

— Parce que ça fait aussi partie de la vie.

— La vie et la mort, c'est pas pareil ! Explique-moi !

— Le corps, c'est comme une voiture. Le jour où le moteur est fatigué, on ne s'en sert plus mais on l'aime toujours, et on ne l'oublie pas. Nous, c'est pareil, on s'arrête quand on est trop épuisé, et on va au ciel se reposer.

La réponse était évasive, mais il fallait le rassurer, gagner du temps, celui de repousser cette panique qui l'étouffait. Ne pas trembler lorsqu'il la regardait, préparer demain, pour elle, pour lui.

Elle essayait tout. Le faire manger, relire ses devoirs, comme si c'était très important dans le moment présent. Tenter de dissimuler l'absence, le silence, surtout étouffer cette douleur qui murmurait : « Qu'est-ce que je dois faire ? Dis-moi, maman ! »

— Si on faisait un feu, Nicolas ?

Il trouva que c'était une bonne idée :

— La fumée montera au ciel, maman nous verra mieux.

Et ça recommençait.

Il s'était enfin endormi dans ses bras, bercé par le bruit des flammes.

Marie pleurait. Ses larmes fuyaient sans bruit. Tout se bousculait. Qui allait les aider ? Personne. Ils étaient seuls. Elle pensa à ce père qui lui avait manqué et dont sa mère avait toujours refusé de parler. Maintenant elle le haïssait.

Celui de Nicolas était américain, il n'avait fait que passer.

Comment enterrer leur mère ? Il ne fallait pas que Nicolas la revoie, il serait marqué à jamais. Marie suppliait : « Dis-moi que j'ai raison, maman. »

Toutes ces questions et pas de réponse. Le souffle de Nicolas dans l'oreille, elle n'osait pas bouger. Surtout ne pas le réveiller.

Au plus fort de l'orage

Marie avait froid, elle avait peur. Elle ne serait jamais chirurgien, son rêve, mais libraire, non, femme d'affaires, non, elle n'y connaissait rien !

« Avec du cœur et de la persévérance, tout s'apprend », disait sa mère.

Elle allait arrêter ses études, s'occuper de Nicolas, vendre la maison.

« C'était tout ce qui restait de la famille », répétait sa mère.

Marie se sentait brutalement abandonnée, elle se cognait partout, elle avait envie de hurler.

Nicolas s'agitait : maman...

A dix-huit ans, Nicolas était un bel adolescent. Il avait un côté « pas encore fini » qui lui donnait l'air fragile. Il pouvait être rêveur jusqu'à la mélancolie, mais il était fougueux et coléreux. Il savait être distant, surtout avec les gens qu'il n'aimait pas. Éric, par exemple.

Marie et Nicolas avaient toujours été proches et complices, un regard, un sourire leur suffisait.

Les choses avaient un peu changé depuis qu'elle s'était mariée. Éric et Nicolas ne se supportaient pas.

La première fois qu'ils l'avaient formulé, Marie avait souri. Éric ne disait plus « ta sœur », mais « ma femme ». Nicolas lui avait répondu ironiquement :

— Surtout, n'oublie jamais de mettre « MA » en lettres majuscules !

Éric se montrait impassible avec Nicolas devant Marie, mais lorsqu'ils étaient seuls, son animosité s'exprimait ouvertement. Tous les prétextes étaient bons pour affronter ce jeune homme qui « prenait trop de place ».

Nicolas voulait sortir pour l'éviter, mais Marie refusait. Son frère était doué pour les études, il travaillait sérieusement, elle devait l'encourager.

Éric traitait Marie de « mère poule » parce qu'elle ne voulait pas que le « petit » habite seul ou avec d'autres étudiants. Elle le trouvait trop jeune et avait surtout remarqué que Montpellier, sous son air joyeux et bon enfant, abritait de plus

Au plus fort de l'orage

en plus d'adolescents traînant leur ennui, pour ne pas dire leur détresse. Elle ne voulait pas laisser à Nicolas une possibilité d'être tenté.

A la maison, les moments d'entente devenaient rares.

Un jour, Éric, désignant Nicolas à Marie, avait lancé dédaigneusement :

— Tu n'élèveras pas mes enfants de cette façon.

Marie avait répondu froidement :

— Tu n'as pas d'inquiétude à avoir, tes enfants ne seront pas les miens.

Elle était sortie en claquant la porte. Nicolas s'était figé. Tenté de la suivre, il avait décidé de s'enfermer dans sa chambre.

Plus que jamais, son besoin d'évasion le reprenait. Partir, aussi loin que possible, pour ne plus voir cet homme. Il le rendait responsable du malaise qui existait dans cette maison.

Il irait en Amérique, par exemple, il emmènerait Marie si elle quittait cet imbécile. Ils seraient bien là-bas, ils avaient tant de choses à découvrir, elle devait enfin vivre sa vie.

Seules les vacances scolaires les avaient éloignés de Montpellier. Il savait qu'elle avait tout abandonné pour l'élever. Il doutait même des raisons de ce mariage.

Marie qu'il adorait, Marie qui avait presque tout réussi : le rôle de mère, celui plus difficile de père, sans jamais oublier la sœur et l'amie. Le regard qu'elle posait sur lui était celui qu'elle voulait qu'il ait sur la vie : tendre et rigoureux.

Elle n'avait pas vingt-quatre ans, il pourrait la persuader.

Les portes se mirent à claquer, la radio à hurler, une fois de plus Éric chassait ses rêves.

Cette fois, il allait lui parler sérieusement.

Il y avait longtemps que Marie n'avait pas marché seule et sans but précis, sinon celui de trouver un endroit pour se calmer, prendre un verre, par exemple. Éric détestait l'alcool, il ne supportait pas qu'elle boive, même un verre de vin. Mais

au fait, qu'est-ce qu'il aimait ? Dans un moment d'euphorie, elle avait accepté de l'épouser, pour faire la fête, avait-elle dit. Le fait qu'il soit médecin, qu'il ait quelques années de plus qu'elle, l'avait aussi séduite. Il avait transformé son « commerce », comme il disait, en librairie médicale. Les étagères ne l'ennuyaient plus, elle avait l'impression de continuer à étudier. Mais, aujourd'hui, elle savait que tout se décolorait, et, inévitablement, prenait la couleur du passé.

Un orage se préparait, elle frissonna. Elle rentra dans ce café où elle n'était pas venue depuis deux ans, deux ans qu'elle était mariée.

Elle ne resta pas longtemps seule plongée dans ses pensées. Bernard, un de ses anciens complices, et son jeune frère Jérôme, un ami de Nicolas, s'installèrent.

Elle était contente de les voir. Une vodka, puis deux, elle se détendait.

Bernard la « bousculait » :

— Tu t'embourgeoises ?

Jérôme la défendait :

— Elle est très occupée. Chez elle, l'espace est à départager.

En effet, Jérôme, souvent à la maison, avait assisté à quelques accrochages entre Éric et Nicolas.

— Tu vois, dit Bernard, c'est moi que tu aurais dû épouser. On aurait mis nos deux héros dans l'avion, et aujourd'hui, on serait encore en voyage de noces !

— Avec eux ? Un beau voyage de noces assuré !

L'image amusait Marie. Bernard continua :

— Mais non, eux seraient dans l'avion, direction Amérique, puisque c'est là-bas qu'ils ont décidé de continuer leurs études !

Il n'y avait plus l'ombre d'un sourire sur le visage de Marie. Elle s'adressait à Jérôme.

— Qu'est-ce que c'est cette histoire ?

Au plus fort de l'orage

Il cherchait du secours auprès de Bernard en disant :

— Tu sais bien qu'on plaisantait !

— Jérôme, réponds-moi, insista Marie.

— C'est une idée qu'on a eue, comme ça, avec Nicolas.

Il t'a rien dit ?

Un silence embarrassant s'installait.

Jérôme s'adressa à Bernard :

— Il faut toujours que tu fasses des bourdes, toi !

Il dit ensuite maladroitement à Marie :

— Tu vois, t'as bien fait de pas l'épouser, mon frère !

Lentement, Marie rentrait chez elle. Elle réfléchissait aux paroles de Jérôme, à ce qu'elle dirait à Nicolas, choisir ce qui serait bien pour lui ou pas. Soudainement, elle fut triste. Elle n'avait pas envie de franchir cette porte, elle aurait voulu s'en détourner, passer la nuit ailleurs.

Les voix venant de l'intérieur en décidèrent autrement.

Elle vit Éric et Nicolas dressés l'un contre l'autre. Elle ne comprenait rien de ce qu'ils hurlaient, la radio couvrait leurs paroles. Soudain, Nicolas s'en empara et la jeta contre le mur avec une violence inouïe.

Marie regardait l'objet fracassé qui continuait à fonctionner. Une gifle fit basculer Nicolas, qui se rua sur Éric. Un coup de poing atteignit ce dernier au visage, Marie réagit enfin et se précipita sur eux.

Éric repoussait Nicolas, quand un deuxième coup de poing s'écrasa sur sa bouche. Mais ce fut Nicolas qui resta sidéré ; une gifle de Marie lui brûlait le visage.

Il la dévisageait sans un son, sans un geste. Seulement avec des yeux étonnés, égarés.

Marie voulait parler, bouger. La musique continuait. Nicolas claqua la porte.

Les jours passaient, Nicolas avait du mal à pardonner.

Il ne dînait plus avec eux, restait dans le jardin, sous la pluie, sous le vent. Lorsque Marie le suppliait de rentrer, il n'avait jamais faim.

Ça sonnait presque vrai !

Et puis, une nuit, comme ça, sans rien, pour rien, il prit Marie dans ses bras et doucement se mit à pleurer, à parler. Il la suppliait de le laisser partir. Il ne pouvait plus vivre ici, il ne pouvait plus respirer. Elle devait venir avec lui. Il fallait continuer ailleurs, sans Éric. Elle se trompait de vie, ici.

— Marie, j'ai raison, écoute-moi, là-bas tout va être différent, je m'occuperai de toi, et toi de moi...

Il n'avait rien oublié !

Ensemble, ils choisirent une université qui se trouvait dans l'État de Utah, en Amérique, et qui rassemblait les domaines qu'il voulait étudier. La gestion d'une station de sports d'hiver tout en perfectionnant son ski, activité sportive qu'il adorait.

Aujourd'hui, il était loin, et Marie avait du mal à choisir les couleurs de sa vie. La même tendresse les unissait, mais leurs urgences les éloignaient.

Il n'est pas de plus grande gloire que celle de servir Dieu et son prochain. C'est pourquoi, Seigneur, ne me refuse pas ta sainte grâce. Donne-moi la pureté de cœur et la simplicité d'intention. Que je sois capable de contempler ta divine lumière et de te louer sans cesse. Amen.

Le Seigneur est mon Dieu et mon salut. C'est de ta main, Seigneur, que je suis sorti de la terre. Ne me refuse pas ta sainte grâce. Donne-moi la pureté de cœur et la simplicité d'intention. Que je sois capable de contempler ta divine lumière et de te louer sans cesse. Amen.

Il est de ta sainte volonté, Seigneur, que je sois purifié de tout péché et que je sois capable de contempler ta divine lumière. Donne-moi, Seigneur, ta sainte grâce. Amen.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu. Donne-moi, Seigneur, ta sainte grâce. Amen.

Le Seigneur est mon Dieu et mon salut. C'est de ta main, Seigneur, que je suis sorti de la terre. Ne me refuse pas ta sainte grâce. Donne-moi la pureté de cœur et la simplicité d'intention. Que je sois capable de contempler ta divine lumière et de te louer sans cesse. Amen.

Salt Lake City. Utah.

Grande sœur, petite Marie,

Tu me manques, c'est insupportable, je sais que tu aimerais cet endroit doté de toutes les beautés. Quand tu te planques sur un sommet, tu n'as pas besoin d'être mystique pour être ému en regardant ces lacs à l'infini et tout autour, ces chaînes de montagnes. Et le silence ! il est fait de vent, il sent bon, bref, j'espère que tu viendras vérifier toi-même le plus tôt possible. Ici, les gens sont particulièrement courtois (une discipline de plus à pratiquer).

Les études en anglais ne posent aucun problème pour le moment. Après tout je suis américain, n'est-ce pas ? Ils sont tous snobés que je parle si bien le français pour un Américain, et l'américain pour un « Frenchie », comme ils m'appellent. (J'ai « oublié » de leur parler de l'école bilingue.)

Il a fallu que je leur montre mon passeport pour raccourcir leurs questions (elles sont nombreuses). Je me suis donc inventé un père diplomate en France, mort au champ d'honneur en fonction. Je leur ai aussi parlé de ma mère ; ils feraient une drôle de tête en te voyant.

La priorité, ici, c'est le sport. Ils les pratiquent tous. Je m'y suis jeté, dans tous les sens, tu serais étonnée par mon énergie ! Ne fronce pas les sourcils ! Ces activités sont supposées stimuler les méninges, donc je travaille mieux ! Je ne parle pas du ski ! J'espère bientôt faire partie de l'équipe de compétition de l'université de Utah.

Au plus fort de l'orage

J'ai des doutes sur mes capacités à vivre « entre hommes », à partager l'appartement avec trois autres garçons ! Pourtant ils sont sympa. Il y a Jeff le dormeur, Josh le rêveur, et David, mon pote, qu'ils appellent « le chef » parce qu'il est le plus âgé (il a ton âge) et qu'il aime vivre à l'écart. Ils aiment le faire râler parce que son père est « Attorney Général » de l'État de Utah, ce qui correspond à procureur de la République. En tout cas, David m'a enfin adopté et me balade partout avec lui. On va camper, il m'oblige à grimper des kilomètres à bicyclette en me traitant de flemmard. Il fait des études d'archéologie, il est en plus la star de l'équipe de foot de l'université (normal, c'est le vétéran). Il travaille quelques soirs par semaine dans un restaurant. Il m'a proposé de faire la même chose. Qu'est-ce que tu en penses ? Je serais plus riche et toi moins pauvre !

J'ai tant de choses à te dire, mais David m'attend depuis un moment et il n'est pas du genre patient, comme je lui ai dit que j'écrivais à ma « french girl-friend », il fait un effort. Tu t'appelles Julie, n'oublie pas.

Ici, tu ferais des ravages. Ils connaissent pas les brunes, les bruns non plus d'ailleurs. Je te laisse imaginer mon succès !

Je te bise fort. Garde-toi belle, je t'aime encore plus.

Nick.

(C'est comme ça qu'ils m'appellent quand c'est pas « Frenchie. »)

La lettre de Nicolas faisait rêver Marie. Elle l'imaginait libre et heureux comme devaient l'être les oiseaux. Elle tentait de visualiser leur appartement. S'ils étaient tous comme Nicolas, il devait ressembler à un camp qu'un ouragan aurait eu la bonté d'épargner. Quant à son succès, il était temps qu'il y croie. Il ne s'était jamais trouvé beau.

Dans un moment de cafard, un soir elle avait eu envie d'entendre sa voix et l'avait appelé. Josh, un des colocataires, lui avait répondu que « Nick » était absent. Elle trouvait ce surnom bien viril. Elle avait laissé un message ; sa « girl-friend française, Julie », avait téléphoné de Paris.

Depuis qu'ils étaient en âge de jouer ensemble, Marie et Nicolas s'étaient inventé un monde à eux qui les amusait et les faisait rêver.

Nicolas était vraiment heureux en Amérique. Il aimait vivre en osmose avec des gens de culture et de langue différentes. Il aimait étudier et avoir la possibilité de se mouvoir dans ces espaces qui paraissaient sans frontière.

Une chose le laissait perplexe : les relations entre un nombre important de filles et garçons. Ils mélangeaient allègrement les études, le sport, l'amitié et les jeux. Tout se répétait sans une ombre de variété. Ils se réunissaient souvent, buvaient un maximum de bières en un minimum de temps, jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, surtout les garçons. La fête s'arrêtait là, chacun rentrait de son côté, comme s'ils avaient atteint le but de leurs plaisirs.

Nicolas était surpris de voir les tentatives de séduction s'arrêter à ce moment de la nuit.

Il s'était informé auprès de David, qui s'était contenté de hausser les épaules ; il n'aimait ni les groupes ni leurs distractions. Il avait répondu à Nicolas :

— Ne sois pas pressé, Frenchie, tu as tout le temps de découvrir l'esprit mormon, entre autres.

Les réponses laconiques de David impatientaient parfois Nicolas :

— Tu ne veux pas plutôt m'expliquer la relation que tu fais entre sexe et esprit mormon, « entre autres » ?

David, concentré sur la réparation de son vélo, répondit avec une sorte d'ennui :

— Il faudra te renseigner. Ici, les filles adorent sortir mais, généralement, tu rentres seul. Il est important d'être vierge pour se marier, surtout pour les parents, eh oui, Frenchie ! Pareil pour les garçons. L'Église les envoie en mission pour deux ans, mission qui consiste à semer la bonne parole, vivre une discipline d'ascète et ignorer les tentations auxquelles

Au plus fort de l'orage

les ils pourraient être confrontés. L'inverse de toi, par exemple !

Nicolas insista :

— Tu es allé en mission, toi ?

David hocha la tête.

— Décidément, tu n'es pas très psychologue. Non, je n'y suis pas allé.

— Tes parents l'ont pris comment ?

— A ton avis, maintenant que tu as vu mon père ?

Nicolas sentait qu'il l'exaspérait, mais il voulait en savoir plus :

— Tu es toujours mormon ?

— Tu commences à m'emmerder. Je suis rayé du Temple puisque je n'y vais plus. C'était pas évident de choisir à la naissance, mais aujourd'hui je sais au moins une chose : je ne veux pas vivre comme eux, OK ? Maintenant on change de programme.

C'était sans appel.

— Carolyn, l'amie de ta frangine, est mormone ?

David éclata de rire.

— Je me doutais bien d'un truc, petit con ! C'était pour en arriver là ? D'abord, c'est seulement une connaissance de ma sœur, ensuite elle est californienne, pas mormone, et pas commode. Tu devrais en parler à Julie, ta girl-friend française, elle pourrait te donner des conseils.

Nicolas lui tourna le dos en s'éloignant vers la maison pour ne pas éclater de rire, son plan « Julie-Marie » s'étoilait.

David se moquait de lui.

— Tout n'est pas perdu, il te reste celles qui rentrent.

Nicolas lui cria avant de disparaître :

— Tu n'es qu'un misogyne doublé d'un ermite. Tu n'y comprends rien.

Chez les parents de David, où il avait fait de courtes apparitions, Nicolas avait rencontré Carolyn, qui l'avait séduit

immédiatement. Elle aidait Jane, la jeune sœur de David, à travailler son latin.

L'atmosphère de la maison le mettait mal à l'aise. Le père ne dédaignait pas, même chez lui, traiter sa famille comme ses sujets.

Nicolas était aussi agacé par la sœur de David, qui le prenait à part, dès qu'elle le pouvait, malgré l'œil rigoriste du père. Elle voulait progresser en français, disait-elle. Elle « adorait » la France, et tentait de le lui prouver par tous les moyens.

David souriait et prétendait le mettre en garde contre les risques qu'il aurait à affronter s'il détournait la douce colombe des griffes de « Dieu le Père ».

Pour mieux connaître Carolyn, Nicolas avait invité les deux filles au cinéma. Jane avait obtenu la bénédiction du père, après maintes supplications.

Une autre fois, David, qui aimait bien sa sœur, mais l'évitait (ses parents étant friands des anecdotes de sa vie), lui avait proposé de venir chez eux pour prouver ses dons de cuisinière ; elle prenait aussi des cours de cuisine française...

Jane n'en finissait pas d'essayer d'étonner Nicolas qui jetait des regards meurtriers à David.

Il fut sauvé par Carolyn qui débarqua par surprise. Nicolas comprit que David avait tout organisé.

Durant le reste de la soirée, Jane fut désagréable. Elle traita Carolyn en intruse, et bientôt en rivale, ne cachant plus sa mauvaise humeur ni sa jalousie.

David comprit qu'il mettait l'équilibre de cette sœur de dix-sept ans en danger, surtout lorsqu'elle déclara fièrement à Nicolas qu'elle était prête à affronter sa famille pour refuser de partir en mission. Ultime illustration du fait qu'elle contrôlait sa féminité et son indépendance.

David décida que le jeu devait s'arrêter là.

Il s'arrêta, ce soir-là.

Pour Marie, malgré le bonheur et les sourires que lui pro-

Au plus fort de l'orage

curaient les lettres de Nicolas, l'hiver se poursuivait glacial et ennuyeux. Elle avait commencé une licence d'anglais par correspondance, voulant un jour vivre à New York ou Paris, faire les Beaux-Arts ou être chauffeur de maître en Amérique. Elle rêvait d'aventures. Pour l'instant, sa vie et son cœur tournaient en rond.

Le départ de Nicolas n'avait pas amélioré ses relations avec Éric, elles se faisaient de plus en plus nébuleuses.

Chaque fois qu'elle recevait une lettre de son frère, il se croyait obligé d'utiliser un humour persifleur.

— J'espère, disait-il, que ton frère a trouvé un souffre-douleur qui m'est supérieur, et qu'il t'a supplantée dans son cœur au profit d'une belle Américaine aux yeux bleus et cheveux blonds. En tout cas, tu devrais lui suggérer de t'écrire chaque jour, tu aurais enfin les rides du sourire.

Elle ne répondait pas, elle savait qu'ils n'avaient plus d'alternative pour continuer l'histoire ensemble. Marie vivait mal cette agonie d'amour.

Elle avait décidé de partir quelque temps à la montagne, pour travailler son anglais en paix. Elle referait du sport et peut-être retrouverait ce rire dont elle se sentait dépossédée.

Il irait visiter le diable s'il n'était pas d'accord. Pour elle, c'était l'ultime effort pour leur éviter les brûlures d'un dernier tiraillement.

Elle voulait s'éloigner sans bruit, il ne lui évita pas les cris et les menaces qu'elle espérait qu'il tiendrait : divorcer.

Salt Lake City. Utah.

Vilaine Marie,

Que se passe-t-il dans ta vie pour que tu ne répondes pas aux missives de ton petit frère ? Il paraît que le bonheur rend disponible et que le malheur se dissimule, alors je ne sais plus que penser ! Je veux croire en

— Et Jane ? Où est-elle ?

— Tu deviens idiot, je t'ai dit que j'arrivais. Je n'ai vu personne !

— Où habite leur copain ?

— Quel copain ?

Le père hurla.

— Serge !

— Mais j'en sais rien, demande à Jane, je lui parle à peine à ce mec. Ils sont toujours ensemble tous les trois et ça m'énerve assez.

— Écoute-moi bien, ajouta son père haineusement, je suis dans le trou mais je m'en sortirai. Elle va y rester. Quant à toi, j'espère que tu dis la vérité. Elle t'a bien eu aussi, et ça, ça ne me déplaît pas.

Devant l'air ébahi que prit David son père cria :

— Tu as l'air d'un idiot. « Elle », c'est Marie Belmont.

Il sortit en claquant la porte. Un sourire échappa à David. Il pensa que tant de portes claquées en un temps si court laissaient prévoir des avatars. Il attendit que la voiture s'éloigne pour se précipiter sur le téléphone et appeler Serge.

Son élan s'arrêta devant l'appareil, son père était capable de l'avoir mis sur écoute. Comment était-il rentré ? Tout à coup, son regard se figea. Sur le mur, les photos de lui et Marie ensemble avaient disparu, certaines de Nicolas manquaient aussi ; son père constituait son dossier !

Son cœur se serra en pensant à Marie. Elle avait risqué sa vie pour les venger, et lui n'avait fait que la meurtrir un peu plus.

David sortit faire le tour du pâté de maisons pour s'assurer que ce renard ne s'était pas planqué, puis sauta dans sa voiture.

Marie pleurait en silence. Elle dit à Serge :

— Ça doit être un cauchemar pour lui !

Il sourit.

Au plus fort de l'orage

— Je croyais que tu ne voulais plus en entendre parler.

Il dit en la secouant doucement :

— Marie, est-ce que tu réalises que tu es en danger ?

Elle répondit en essuyant ses larmes :

— Ce qui peut m'arriver maintenant, je m'en fous totalement.

Serge se leva hors de lui.

— Arrête ! Parce que « nous », on s'en fout pas, et David moins que personne.

— Tu dis n'importe quoi.

Il releva son visage.

— Ça n'est pas digne de toi ! Tu n'es pas allée aussi loin pour abandonner tous ceux qui t'aiment et t'ont aidée. Je parle surtout de David.

Elle le regarda. Il vit une lueur d'espoir éclairer ses yeux. Il poursuivit :

— Parce que, lorsqu'il est revenu, la comédie a continué. Il se moquait éperdument de son sourcil en sang, il ne pensait qu'à toi, comment te protéger, c'est lui qui m'a envoyé te chercher.

— S'il s'inquiète tant, pourquoi il n'est pas ici ?

— Parce qu'il a peur de se faire suivre. Tu penses bien que le vieux ne va pas s'arrêter là. Il faut que tu te caches pour l'instant.

Elle retomba dans son désespoir.

— Ça arrangera tout le monde. Ne me mens pas, Serge. Devant l'air découragé de Serge, elle dit :

— Excuse-moi.

Il déposa un baiser dans ses cheveux et effaça ses larmes.

— Donc, je continue, Jane était là, David ne voulait pas parler devant elle. Elle voulait savoir ce qui se tramait entre l'histoire de son père, la vue de son frère en sang et ce qu'il voulait me dire à part. Elle est sortie, après quelques insultes qui m'étaient exclusivement destinées, c'est mon dernier rôle, je sers d'exutoire à tout le monde.

Marie ne put s'empêcher de sourire en voyant le faux air de martyr qu'il prenait. Serge essaya de la détendre :

— Et tu trouves ça drôle ? Moi qui suis le contraire d'un suicidaire, j'ai peur d'y passer.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa longuement sur la joue.

— Mais comment se peut-il que tu sois en vie ?
de mourir du premier coup de la débandade ?
— J'ai eu beaucoup de chance, j'ai eu de la chance.
— Et tu es sûr de ne pas être blessé ?
— Non, je suis en parfaite santé.
— Alors, tu es sûr de ne pas être blessé ?
— Non, je suis en parfaite santé.

Serge se leva hors de lui.

— Arrête ! Parce que « non », on s'en fout pas, et David
meurt que personne.

— Tu dis n'importe quoi.

— Prends ton visage.

— Ça n'est pas digne de toi ! Tu n'es pas allé aussi loin
pour abandonner tous ceux qui t'ont aidé et t'ont aimé. Je
parle de tout de David.

Elle le regarda. Il vit que bien d'espoir éclairer ses yeux.
Il souriait.

— Parce que, lorsque il est revenu, la comédie a continué.
Il se moquait éperdument de son sourire en sang, il ne pensait
qu'à lui, comment le punir, à ses ha qui m'a envoyé le cher-
cher.

— S'il s'inquiète tant, pourquoi il n'est pas ici ?

— Parce qu'il a peur de se faire tuer. Tu penses bien
que le vieux ne va pas s'arrêter là, il faut que tu te caches
pour l'instant.

Elle recoucha dans son désespoir.

— Ça va aller tout le monde. Ne me remercie pas, Serge.
Devant l'air découragé de Serge, elle dit :

— Taise-toi.

Il dépassa un valet dans ses cheveux et effaça ses lèvres.

— Donc, je continue. J'ai dit à David de vouloir pas
parler devant elle. Elle voulait savoir ce qui se passait entre
l'histoire de son père, la vie de son frère en sang et ce qui
voulait me dire à part. Elle est venue, après quelques minutes
qui m'ont été exclusivement dédiées, c'est mon dernier rôle.
Je serai à l'œuvre à tout le monde.

Ça faisait plusieurs jours que Marie était enfermée dans cette suite jamaïquaine de l'hôtel PineCrest, celui où elle avait amené David pour lui faire une surprise.

Serge, en accord avec David, lui avait demandé de rester là quelque temps, disant que c'était éloigné de la ville et, surtout, qu'il était facile de ce point de vue de repérer le passage des gens et des voitures. Comme si elle allait passer son temps à espionner derrière les vitres ! pensait Marie.

Après ces jours de solitude, ses idées commençaient à fonctionner différemment. Le cercle était bouclé ; elle était venue seule ici, ne connaissant personne. Elle se retrouvait seule ici, ayant perdu celui qu'elle aimait, encore une fois. En fait, ils s'étaient tous ligüés pour l'éloigner. Ils l'avaient installée là plutôt qu'à l'hôpital en attendant que ses souffrances s'apaisent. Une cure en quelque sorte ! Ils ignoraient que ça prenait beaucoup de temps à la douleur pour s'effacer, sûrement sa vie entière n'y suffirait pas.

Serge venait tous les jours lui tenir compagnie, lui raconter des histoires, essayer de la détendre. Elle n'avait jamais demandé des nouvelles de David. Serge en avait parlé.

— Tu sais, Marie, David est anxieux de te revoir. Il voudrait savoir si tu lui as pardonné, ensuite il ne veut pas prendre de risques pour vous. Il ne peut pas te dire par téléphone ce qu'il a envie que tu saches, il a peur que tu comprennes mal.

Serge, voyant son regard chaque jour plus absent, la sup-

pliait d'être patiente. Elle pensait qu'il lui mentait, David devait passer sa rage ailleurs, quant au père, il n'existait plus pour elle. La France semblait faire partie d'une autre vie, ses amis lui apparaissaient comme des ombres. Tout lui était simulé. Elle avait attendu si longtemps pour s'en rendre compte ? Ils étaient dans un film dont elle ne faisait plus partie. Elle s'en moquait d'ailleurs, elle ne faisait plus partie de rien, elle n'avait plus envie d'être là ou ailleurs, en France ou aux États-Unis.

A travers ses larmes, le visage de Nicolas lui apparut avec une telle netteté qu'elles cessèrent brusquement. Elle se mit à lui parler :

— Je ne t'ai pas oublié, mon Nicolas, j'étais si occupée à faire ce que je m'étais promis. J'étais occupée aussi à aimer celui que tu admirais tant.

Son regard devint fixe. Un choc venait de la surprendre, elle basculait et ne s'en rendait pas compte. Une lumière éblouissait son cœur et son esprit : sa place était près de son frère. Elle mit ses lunettes pour cacher ses yeux gonflés de larmes et sortit sa voiture.

Elle descendait, admirant cette montagne rendue magique par l'automne qui commençait à la caresser. Elle roulait doucement, elle se sentait libérée, en paix avec elle-même. Elle pensa que c'était doux et qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait pas éprouvé ce sentiment, cette sensation étrange qui la réveillait avec douceur et tendresse. Elle avait dû quitter Nicolas hier, elle avait survolé le temps.

En ville elle regarda ces gens qui s'agitaient, elle entendit une langue qui n'était pas la sienne et se demanda comment elle avait atterri dans une ville qui lui paraissait plate et sans âme. Le monde avait vécu sans elle, elle n'en voulait plus. Elle arriva devant une maison qu'elle avait habitée, ouvrit la porte et alluma la lumière. Le spectacle lui parut étrange. Il devait y avoir eu un tremblement de terre pendant son long sommeil ; les fauteuils, le sofa étaient éventrés, les pièces dévastées.

Elle chercha une feuille de papier et une enveloppe, elle

savait qu'elle devait écrire à quelqu'un, David. Il lirait peut-être un jour cette lettre s'il revenait, il avait dû partir très loin, elle ne l'avait pas revu depuis si longtemps !

Elle lui écrivit qu'elle allait rejoindre Nicolas, que tous les deux l'aimaient très fort et que dans ses rêves elle avait vécu avec lui des moments de bonheur intense. Bien sûr, lui ne pouvait pas savoir. Elle l'embrassait encore une fois, disait cette écriture parfaite qui signait : Marie Belmont.

Elle ressortit sans fermer la porte ni éteindre la lumière et se dirigea vers le lac où « dormait » Nicolas.

Au même instant, Serge et David se retrouvaient dans un bar. David remarqua tout de suite l'air préoccupé de Serge.

— Tu me caches quelque chose ! Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Serge, songeur, repensait à sa dernière entrevue avec Marie.

— Eh bien, rien justement. Elle fait une déprime, c'est certain, et j'ai peur qu'elle prépare en douce son départ pour l'Europe.

David s'affola.

— Mais elle ne peut pas partir de Utah ! Je suis sûr qu'il fait surveiller les aéroports et qu'il a mis quelques-uns de ses flics en place pour la coincer, pour qu'elle se retrouve en tôle.

Serge était consterné.

— Tu vas arrêter ! Je crois qu'il a réussi par t'atteindre, ton vieux ! Entre le fait que tu te croies suivi et celui qu'il puisse la retenir de force, d'où vient ce mauvais feuilleton ?

David s'énervait.

— Combien de fois je l'ai entendu demander des choses illégales, n'importe quoi pour faire arrêter quelqu'un ! Mais vous allez finir par me croire quand je vous parle de lui ?

Serge sombrement lui répondit :

— Peut-être que tu as raison, mais moi, je n'y peux plus

Au plus fort de l'orage

rien. C'est pas qu'elle ne m'écoute pas, elle ne m'entend plus, tu comprends ?

— Je comprends très bien. Tu crois que j'ai peur de prendre mes responsabilités !

— Je ne pense pas ça, imbécile. Je dis que ça suffit, qu'il faut faire sauter le gaz. Il ne peut rien contre elle, je sais où sont les documents et il paiera encore plus cher, ne serait-ce que pour avoir menti aux citoyens. Ce sera la curée. Les mecs à Los Angeles sont prêts à lâcher la bombe.

David s'excitait.

— Je m'en fous qu'ils aient sa peau, mais je sais qu'il veut celle de Marie. Il a perdu tout contrôle.

Serge, découragé :

— Elle aussi, David. En tout cas, elle n'en est pas loin.

David se leva comme un démon.

— J'y vais tout de suite.

— Tu permets que j'appelle avant ? On est pas obligés d'aggraver les choses !

David allait exploser si elle refusait de le voir. Il ferait, comme disait Serge, sauter le gaz.

Serge revint, essayant de cacher son trouble.

— Le patron de l'hôtel m'a dit qu'elle était partie avec sa voiture.

David, retenant son souffle, attendait la suite. Serge ajouta :

— Il l'a trouvée un peu bizarre. Elle n'a pas semblé le voir et n'a pas répondu à son bonjour.

Ils couraient vers la voiture de David.

— Elle est peut-être chez moi, elle a les clés.

— Ça m'étonnerait, au mieux elle est rentrée chez elle.

La porte était entrouverte, la lumière toujours allumée.

En entrant, ils comprirent immédiatement que le père ou ses comparses étaient passés par là. Serge remarqua le premier la lettre destinée à David.

David la lisait et poussa un hurlement.

— Non, pas ça !

Serge se précipita pour lire la lettre. C'est ce qu'il n'avait pas dit, mais craint le plus.

David l'entraînait encore une fois dans la voiture :

— Il y a combien de temps que tu l'as quittée ?

— Environ une heure.

David murmurait pour lui seul :

— Seigneur, je t'en supplie !

Serge fut surpris. Même dans un moment pareil, il ne s'attendait pas à une prière de sa part.

L'après-midi était beau et lumineux. Marie arrivait à Bear Lake, là où Nicolas « dormait ». Elle gara sa voiture et se dirigea vers les bateaux. Elle voulut en louer un. Le garde lui demanda d'aller acheter un permis de naviguer pour l'après-midi. Elle remplit un papier indiquant son identité. La personne lui réclamait cinq dollars. (Elle faillit sourire, c'était excessif pour un permis de « dormir ».) Elle voulut savoir combien ce lac faisait de profondeur. Il faisait entre vingt et cent mètres. Sans qu'elle eût besoin de poser d'autres questions, il lui montra où se trouvait le « gouffre » : au milieu du lac.

Lorsqu'elle prit possession du bateau, le garde lui tendit un gilet de sauvetage en souriant gentiment :

— Où que vous alliez, vous êtes obligée de le revêtir. Je sais bien, ça paraît idiot, mais c'est le règlement.

Il avait envie d'engager une conversation.

— Vous n'êtes pas américaine ! (Il avait regardé le permis.) J'aurais dû m'en douter, vous êtes française.

Elle poussa la barque vers l'eau, il l'aida. Elle sauta à l'intérieur.

— Le gilet, dit-il.

Elle le passa docilement.

— Faites attention, on a eu un drame il y a quelques

Au plus fort de l'orage

semaines. Un jeune homme sans gilet s'est noyé. On ne l'a jamais retrouvé.

Elle ne dit rien.

— Attendez, je vais aller vous chercher une paire de rames. Pour une jeune fille, c'est plus prudent.

Il partit les chercher. Elle mit le moteur en marche et s'éloigna. Il pensa qu'elle ne comprenait pas très bien sa langue. Il la trouvait bien jolie avec ses cheveux longs qui volaient dans cette petite barque bleue.

Moins d'un quart d'heure plus tard il sursauta en entendant une voiture emballée freiner brutalement près de lui. Le plus grand des deux garçons lui dit précipitamment :

— On avait rendez-vous avec une jeune fille, sa voiture est là.

David avait peur d'entendre la réponse, mais il ajouta :

— Ça fait longtemps qu'elle est partie ?

Le garde pensa que ce jeune homme devait être bien amoureux pour être aussi agité.

— Je l'ai aidée à embarquer, il y a une quinzaine de minutes.

— Vous savez vers où elle est partie ?

Serge craignait que cet homme ne les trouve suspicieux. Il dit à David :

— Dépêche-toi, loue le bateau, on discutera après.

Il tirait déjà vers l'eau une barque similaire à celle de Marie. Le garde n'avait pas apprécié son intervention. Il dit d'un ton désagréable :

— Avant de toucher à quoi que ce soit, donnez dix dollars pour les permis de naviguer.

Serge sortit l'argent. Le garde lui désigna le guichet.

— C'est là-bas que ça se passe, pour les permis et le matériel.

David continua :

— Je voudrais aussi louer deux masques et des palmes.

Ils foncèrent vers le milieu du lac comme s'ils conduisaient un hors-bord. Le garde hochait la tête, ces jeunes étaient bien mal élevés, mais sympathiques. Il aurait aimé retrouver leur âge et puis cette jeune fille méritait sûrement leur empressement.

Ils arrivèrent, ou plutôt s'écrasèrent sur le bateau. David crut que son cœur cessait de battre lorsqu'il le vit occupé uniquement par le sac de Marie, mais surtout lorsqu'il aperçut le gilet qui flottait à la surface de l'eau. Il ne pouvait plus parler, il secoua Serge pour le lui montrer.

Ils plongèrent. David s'éjecta dans un état proche de l'asphyxie, en criant à Serge que Marie se trouvait juste en dessous.

Lorsque Marie s'était laissée glisser dans l'eau, elle n'avait pas compris pourquoi elle restait à la surface, elle ne faisait pourtant aucun mouvement. Elle était dans un état proche de l'extase, elle allait voir Nicolas. Elle comprit, après de longues secondes, qu'elle avait toujours son gilet. Le temps qu'elle prit pour l'enlever lui parut interminable.

Maintenant, des soleils éclaboussaient ses yeux, les forçant à se fermer. Elle passait avec une grande douceur dans un ciel de plus en plus bleu qui l'entraînait en la berçant. Elle eut la vision d'une main tendue et d'une bouche qui semblait s'ouvrir pour dire quelque chose. Elle sourit, elle pensait encore à David. Elle était sûre qu'il aurait bien aimé les rejoindre. Puis tout devint bleu foncé et elle ne sentit plus rien.

Cet après-midi-là, Jane, chez Serge, lisait. Elle n'entendit pas son père arriver et poussa un hurlement.

Il se mit à crier aussi, mais sur un ton différent. Pourquoi n'était-elle pas rentrée ? Que se passait-il dans cette maison ? Où était Marie Belmont et que savait-elle sur elle ? Où était le fameux Serge ?

D'abord débordée par ses questions, elle réagit très vite.

Il risquait de perdre la partie avec cette enfant terrible

qui lui ressemblait tant s'il ne se montrait pas plus diplomate. Effectivement, elle était rouge de fureur et se mit à crier :

— D'abord qui t'a invité et permis d'entrer ici ? Sans bruit en plus. Qu'est-ce que tu espérais trouver ?

Il tentait de la calmer.

— Je suis désolé de t'avoir fait peur, mais j'espérais vous voir tous ensemble.

Dans sa précipitation, il venait de commettre une deuxième erreur. La rage de Jane explosa.

— Nous surprendre, tu veux dire ? Tu n'es plus qu'un pauvre flic !

— Tu vas changer de ton ou tu vas recevoir la gifle que j'aurais dû te donner il y a longtemps.

Il se rendit compte qu'il prenait tous les mauvais raccourcis.

— Vas-y, disait-elle en le narguant, défoule-toi, tu dois en avoir besoin, surtout en ce moment !

Elle n'était pas à bout de souffle ni d'arguments.

— Tu veux savoir ce qui se passe dans cette maison ? Tout ce qui ne se passe pas chez toi. On vit le bonheur avec des gens heureux et normaux. Je n'ai pas vu Marie depuis plus d'une semaine, mais ne me dis pas que tu es devenu simplet ?

Il ne comprenait pas.

— Tu crois vraiment que c'est à cause d'elle que je suis avec Serge ? Tu as digéré la pilule sans broncher ? Tu vieillis, mon pauvre papa, il était temps de prendre ta retraite.

Elle l'assassinait. Seigneur, que cette enfant était cruelle. Il avait engendré deux monstres.

— Jane, petite fille, arrête, je suis à bout.

Mais il avait emballé le cheval.

— Je veux vivre avec Serge et vous voir le moins possible. Tu ne me martyriseras pas comme tu l'as fait avec David.

Il prit une voix distraite pour dire :

— A propos, tu l'as vu ? Il a disparu.

Elle devint suspicieuse.

— Qu'est-ce que tu nous prépares encore ? Je l'ai appelé

chez lui ce matin et lui ai parlé. Tu ne veux pas plutôt me raconter ta nouvelle enquête, Watson ?

— Jane, tu vas trop loin, je te demande un peu de respect, n'oublie pas qui je suis.

Elle ne releva pas la remarque.

— A tout hasard, ça ne serait pas toi qui aurais défiguré mon frère ?

N'attendant pas de réponse, elle continua, sûre d'elle :

— Écoute-moi bien, mon cher père, tu vas le laisser tranquille, mon frère, tu l'as assez malmené comme ça. C'est un conseil.

Que voulait-elle dire ? Elle ne pouvait pas être au courant, elle dormait ce soir maudit. Il était sûr que David ne s'était pas lancé dans une confidence, quelle que soit la rancune qu'il lui portait. Il prit un air exaspéré.

— Je sais bien que l'adolescence est une période difficile à survoler, mais depuis quand tu te permets de me donner des ordres ?

— Ce n'est pas un ordre, juste un conseil que tu as intérêt à suivre.

Elle se rendit compte qu'elle était allée trop loin. Effectivement, il la dévisageait avec un regard perçant.

— Ce n'est plus un ordre ou un conseil, c'est une menace. Maintenant tu vas t'expliquer, et vite.

Il ne fallait pas qu'elle aussi tombe entre ses mains, ça ne l'aiderait pas. Elle haussa les épaules comme une gamine.

— Une menace, une menace, tu rêves, tu crois pas que je vais te tuer, et passer le reste de ma vie en prison !

Effectivement, c'étaient des mots d'enfant, mais il était à bout. Il la prit par le bras et serra.

— Alors, c'est quoi ton conseil ?

Elle le trouva inquiétant, mais il ne fallait pas qu'elle s'arrête là, il aurait des doutes.

— Mon conseil serait que tu te calmes si tu ne veux pas que le public connaisse la façon dont tu traites ta famille. Il suffit de lâcher bêtement quelques mots devant un journa-

Au plus fort de l'orage

liste... Ils sont particulièrement curieux en ce moment à ton sujet.

Il savait qu'elle disait des bêtises, mais il ne put s'empêcher de réagir. La gifle dont il avait parlé vint atterrir sur la joue de Jane. Elle resta muette et lui, incrédule. Les larmes brouillèrent son regard mais elle lui cria avec rage :

— Je te promets que jamais tu ne referas ce geste, tu le paieras trop cher.

Encore des mots ! Il répondit froidement, retrouvant son assurance :

— N'oublie pas que tu es mineure et cet imbécile de Français majeur. Je peux vous mettre dans une situation très délicate, tu peux te retrouver dans un établissement qui te remettrait les idées en place. Lui, ça pourrait être plus grave.

Elle éclata de rire.

— Tu peux essayer de me mettre dans une maison de dressage, si tu veux. J'en connais une excellente pour toi où tu pourras découvrir à quel point Serge est délicieux, si tu l'y mets. Tu ignores que je suis, comme toi, d'une nature très curieuse et toute jeune déjà je m'intéressais aux secrets que tu gardes bien au chaud dans ta maison.

Ils se jaugèrent. Elle bluffait, il en était sûr. Méprisant, il dit :

— Tu veux savoir un vrai secret ? Je suis ravi d'être débarrassé du second parasite.

En sortant il s'arrêta, le cœur bizarrement serré ; c'était la seule personne qui lui inspirait de la tendresse. Elle reviendrait. Il sortit sans voir les larmes de Jane.

Dans la chambre de l'hôtel, Marie était enfouie sous les draps. Le corps de David la couvrait presque entièrement. Il la serrait contre lui, délicatement, comme s'il voulait lui donner toute sa chaleur. Il n'arrêtait pas de l'appeler, de lui caresser les cheveux, mais Marie n'entendait rien. Il lui disait d'une voix douce :

— Je t'aime, Marie, je t'aime tellement. Il faut que je t'explique. Sans toi, je suis sans pays, sans couleur, je ne suis rien. Je vais tout arranger, mon amour, et tu seras enfin heureuse.

Serge, assis dans un fauteuil, avait la tête renversée, les yeux fermés. Il avait assez souffert, il n'avait plus le courage de regarder Marie qui avait encore, sur le visage, les stigmates d'une noyée. Il n'en pouvait plus d'entendre David.

C'était un miracle qu'ils aient sauvé Marie, le médecin avait fait le reste. Il fallait attendre de longues heures pour qu'elle retrouve toute sa conscience. En attendant, ses nerfs étaient martyrisés par le monologue de David. Il lui dit :

— David, arrête ! Elle n'entend rien mais elle est sauvée. Le médecin a dit qu'elle aurait des absences, grâce aux piqûres. Il a dit « surtout ne pas la déranger ». C'est l'inverse que tu es en train de faire.

— Peut-être qu'elle m'entend, que ça l'aidera à se réveiller mieux et plus vite.

Serge s'énervait.

— On ne veut justement pas qu'elle se réveille, il faut qu'elle récupère et la seule thérapie est le sommeil, alors arrête ! Il faut qu'elle dorme.

David continuait à parler à Marie.

Serge, exaspéré, passa dans le petit salon à côté. Il devait téléphoner à Jane avant qu'elle alerte le monde entier pour le retrouver. Sa patience était à bout, avec Jane aussi. Elle s'était installée chez lui depuis que sa mère l'avait « suppliée » de prendre le large.

Lorsqu'elle décrocha, Jane sanglotait. Il s'appêtait à hurler qu'il n'était pas mort, mais avant qu'il ait le temps de parler il entendit sa voix terrorisée :

— Serge, mon père est venu ici, il est rentré sans bruit, espérant nous surprendre tous. On s'est disputés. J'ai eu droit à toutes les menaces. Il a dit qu'il allait t'envoyer en prison pour détournement de mineure, il voulait savoir où était Marie et m'a posé des tas de questions sur elle, particulièrement. Où elle est d'ailleurs ?

Serge pensa que le dénouement tragique n'était plus loin. Après avoir tenté de calmer Jane, il se précipita dans la chambre. Lui aussi se déchaînait. Cette horrible personne était vraiment la bête à abattre.

La vision de Marie et David collés l'un à l'autre comme deux moribonds l'acheva. Il se jeta presque sur David pour l'entraîner à côté. David regarda Serge qu'il voyait, pour la première fois, hors de lui.

— C'est toi qui as raison. Je viens de parler à Jane, ton père est plus que dangereux, il est pervers. Il est allé chez moi, espérant nous trouver, surtout Marie. Il a menacé Jane, et moi pour détournement de mineure. Elle est dans tous ses états, on doit faire quelque chose, il faut arrêter ce fou.

David devint pâle. Serge vit ce visage, angélique quelques instants auparavant, se métamorphoser. La colère donnait à ses yeux un éclat de bête sauvage. Il enfila son blouson en disant à Serge :

— Surtout, quoi qu'il arrive, ne la quitté pas jusqu'à ce que je revienne.

David était sorti avant que Serge puisse ajouter un mot.

Serge haussa les épaules. De toute façon, il n'avait plus envie d'être l'avocat du diable. C'était même lui qui avait proposé de faire « sauter le gaz ». Marie avait failli mourir, David, Jane et lui étaient en danger. Et les autres ?

La porte du bureau de l'ex-Attorney Général vola presque en éclats. Il paniqua en voyant son fils entrer, flanqué par Angie, dont il se débarrassa sans ménagement. David ferma la porte d'un grand coup de pied, tourna la clé qu'il mit dans sa poche et, de ce pas aérien qui énervait tant d'habitude son père, s'approcha de lui.

Le père se sentit arraché de son siège par son col de chemise, comme un vulgaire voyou, et, plaqué si brutalement au mur, qu'il ne pensa qu'à la douleur qu'il ressentit à la tête. Il eut peur en regardant David. Il voyait la violence dans les yeux de ce fauve qu'il avait essayé de mater, sans y parvenir, cette violence qui allait, maintenant, se retourner contre lui. Il était tétanisé. David lâcha son col et enfonça ses doigts dans sa poitrine, la sueur coulait sur son visage. Il avait du mal à parler, mais d'un ton menaçant il dit :

— C'est fini, terminé ! Ceux que tu croyais à ta merci vont tout te faire payer si je ne te tue avant.

Le père tenta de dire un mot, n'importe lequel pour freiner ces instants de malheur qu'il sentait arriver. Le hurlement de David l'en empêcha :

— Tais-toi ! Tu vas m'écouter jusqu'au bout.

Le père ne pensa plus à l'humiliation que David lui infligeait, il avait la crainte de faire un geste qui déclencherait les instincts meurtriers qu'il pensait voir sur le visage de son fils.

— Tu ne toucheras pas à un cheveu de Marie, l'être qui m'est le plus cher au monde, ni à ceux de Jane, de Chuck, de Carolyn, de Serge sans que je foute des bombes partout où

tu passeras ! Quant à moi, c'est une autre histoire que je vais te raconter.

Il reprit son souffle et se posa sur le bord du bureau de son père sans le lâcher du regard. Celui-ci voulut en profiter pour retrouver un peu de dignité et s'asseoir. Avant qu'il eût achevé son geste David hurla :

— Tu vas rester debout pour m'écouter, comme un homme que tu n'as jamais été. Tu t'es contenté toute ta vie d'être un bourreau, eh bien aujourd'hui, c'est à lui que s'adresse la sentence.

Le père était débordé par les mots et la fureur. Il se replaça tout seul contre le mur. David contenait encore sa rage :

— Marie a été trop bonne avec toi, elle pouvait te jeter en cage pour le reste de tes jours.

Son regard était celui d'un fou, pensa le tyran, qui oubliait toute dignité.

— Moi, je vais être net. Je t'accorde trois jours pour disparaître de Utah et pour toujours. Cet État où, enfin, tu ne représentes plus rien. Si tu oses refuser cette chance, c'est moi qui te dénoncerai, plus Chuck et Carolynn. Je ne compte pas les parents qui t'attaqueront si on les met au courant de ce que tu as fait. Ajoute à tout ça ce que tu as déclaré à la télévision, tu es fait comme un pauvre rat.

Le père se jeta désespérément sur un argument qu'il avait déjà employé au cours de son chantage.

— Dans ce cas, tu envoies aussi Chuck en enfer.

David sourit avec assurance en secouant la tête. Il disait un demi-mensonge, Serge l'avait fait pour lui.

— Sûrement pas, j'ai tout raconté à un avocat. Chuck a des témoins et des circonstances atténuantes. Au pire, il s'en sortira avec une égratignure qui n'a rien à voir avec le bonheur qu'on aura tous à te faire élire domicile à la prison Bluffdale. Tu la connais bien, tu me l'as même fait visiter quand j'étais petit.

Son père tenta sa dernière chance :

— David, tu n'oseras pas !

— Ah bon, tu crois ? (Il eut un rire effrayant.) Il y a longtemps que tu as fini de me faire peur. J'ai honte de toi, tu me dégoûtes. Tu aurais bien aimé m'enlever ma dignité. Marie a tout remis en place sans le savoir.

Son père eut un sursaut d'orgueil, mais dans son regard David vit la prière des suppliciés.

— Tu n'auras aucun de ces plaisirs, pauvre garçon. Te connaissant, j'avais tout prévu. J'ai élu mon domicile en Arizona, dans ma maison. Celle d'ici sera vendue et, surtout, je serai l'avocat le plus important de cet État.

Il jeta, comme une dernière insulte :

— Mais mon plus grand bonheur sera de ne plus voir ou entendre parler de cette bande de vauriens que vous formez.

David le regarda ironiquement.

— Bravo pour ta dernière pirouette. Puisque tout est prévu, essaie de ne pas changer d'avis, de ne pas faire un geste de plus vis-à-vis de « la bande », de disparaître et de bien calculer ton départ. Sans ça, tu connais les lucarnes à Bluffdale ? Elles sont petites, mais tu pourras toujours voir le sommet des montagnes et la neige tout en haut.

Marie mit deux jours pour retrouver ses forces et son calme.

David ne l'avait pas quittée. Il était resté allongé près d'elle, lui murmurant des histoires et des mots d'amour, jusqu'au matin où, enfin, elle se jeta dans ses bras. Elle venait de retrouver le bonheur d'exister.

David travaillait le soir. Serge arriva pour prendre la « relève ».

Il était fou de joie de trouver Marie enfin vraiment vivante.

Elle se serra contre lui en murmurant :

Au plus fort de l'orage

— Merci, mon Serge, je suis heureuse d'être là.

Il se dégagea un peu vite.

— Si tu deviens mondaine, quelle va être la prochaine étape que tu nous réserves ?

Elle se planta devant lui.

— La prochaine ? La toute prochaine ? Eh bien, je pars d'ici dans quelques heures et je vais m'installer chez David.

Il répondit, tendrement ironique :

— Et tu vas l'épouser et lui faire plein d'enfants !

Elle souriait malicieusement.

— Intraitable ! Tu as encore tout faux. Après, je rentre à Paris.

Il se figea.

— Mais c'est affreux ce que tu dis ! Tu ne peux pas disparaître comme un mirage. Il va en crever !

Elle répondit avec ce sourire qu'il connaissait par cœur maintenant :

— Il existe d'autres solutions. Une au hasard, il peut me suivre, recommencer ailleurs, moi aussi.

Serge réfléchissait, son cœur battait si fort qu'il avait du mal à répondre :

— Tu sais qu'il a forcé son père à quitter Utah définitivement ? Il s'installe dans sa maison en Arizona. Il ne veut plus entendre parler de nous, ce sont ses derniers mots.

Marie le regardait, un peu désolée.

— Quand aurez-vous tous compris que j'ai oublié son existence, qu'il ne fait même plus partie de mon passé ? Pour moi, il est mort.

Essayant de dissimuler la gravité qu'avaient subitement prise ses états d'âme, Serge sourit.

— Bon, il va falloir trouver la recette pour se passer de toi !

En arrivant chez David, Marie fut agréablement surprise de trouver toutes ses affaires. Elle n'avait plus besoin de retour-

ner dans ce nid à cafards, dit David, il avait rendu la petite maison, vendu la voiture, ils allaient oublier ces derniers jours, en créer des nouveaux, des lumineux, des merveilleux.

Il lui releva le visage pour l'embrasser et vit quelques larmes.

— Non, non et non. Elles, je ne veux plus les voir.

Elle dit en souriant :

— C'était l'excédent, il fallait que je m'en débarrasse. Il ne tient qu'à toi d'en voir d'autres... de joie.

Les jours qui suivirent furent magiques, le bonheur s'était installé partout, il remplissait leurs vies.

Un matin, David, encore couché, regardait Marie bouleverser l'ordre de ses valises pour en sortir des affaires. Depuis qu'elle était là, elle n'avait rien rangé dans le placard qu'il lui avait réservé, comme si elle ne pensait pas s'installer.

Elle surprit l'inquiétude de son regard et vint près de lui déposer une pluie de baisers sur ses cheveux.

Il entendit sa voix douce mais sans hésitation lui dire :

— David, je vais rentrer à Paris.

Un long silence suivit.

— C'est pas vrai, tu ne vas pas me quitter...

Elle sentit sa voix se bloquer. Il continua dans un murmure qui ressemblait plus à une prière :

— Marie, je ne pensais pas que tu avais envie de vivre sans moi. Moi, je n'y arriverai pas.

Il était bouleversé de voir le visage de Marie si heureux.

— Tu sais, mon amour, le bonheur ignore les horloges, les portes et les distances. Il te donne des ailes dans lesquelles il ne met pas de plomb.

Elle le regardait passionnément. Il n'osait pas comprendre ou parler. Elle le fit pour lui :

— Toi aussi tu peux découvrir d'autres cieux. J'en connais un, rarement souriant, c'est vrai, mais qui veille sur une des plus belles villes du monde. Une ville qui s'exprime

Au plus fort de l'orage

violemment dans tous les sens, mais surtout par la richesse de sa beauté. C'est elle que je voudrais que tu découvres avec moi : Paris.

Le visage de David se métamorphosa, ses yeux brillèrent. Elle continua :

— Il y a tant de choses à découvrir ! Et puis le monde est plein d'universités. On en trouvera bien deux ou trois dans lesquelles tu auras envie de te poser un moment.

Elle ajouta d'une voix triste mais sans appel :

— Je ne peux plus rester ici, pour l'instant. Il faut que je m'éloigne, mais pas de toi.

Elle se mit dans ses bras, ce fut leur plus long baiser.

Elle partirait dans une dizaine de jours, lui la suivrait un mois plus tard, le temps de s'organiser.

Les jours passaient, heureux, mais rapides. Parfois, ils avaient un soubresaut de désespoir à l'idée de se quitter.

Pour elle, c'était une éternité, pour lui une grande angoisse.

Marie donna un dernier cours de français pour dire au revoir à ses élèves, qui en profitèrent pour rendre ces deux heures délirantes. Elle fut obligée de leur promettre des cours par correspondance et dut se plier, sous les regards faussement réprobateurs de David et Serge, aux baisers des plus intrépides du cours.

Toute à sa joie de partager ce moment avec ses « élèves », elle n'avait pas remarqué l'absence de Jane. Elle s'arrêta, interdite, et, la main sur la bouche, comme une enfant prise en faute, dit d'un air désolé à Serge :

— Je viens seulement de me rendre compte que Jane était absente.

Serge resta silencieux, David regardait droit devant lui.

Puis Serge dit nonchalamment :

— Elle a préféré partir rejoindre ses parents. Elle m'a dit que la vie d'adulte était dégoûtante.

Marie avait du mal à cacher sa déception. Décidément, cette petite peste n'avait pas de tendresse à revendre.

— Il faut lui souhaiter de grandir vite à la « Petite », dit David.

de ses yeux et de sa voix, elle se sentait en face de lui, et elle se sentait en face de sa vie, et elle se sentait en face de son destin. Mais elle avait du mal à respirer, elle avait du mal à respirer, elle avait du mal à respirer.

— Il faut lui soumettre de grandes idées, dit-il, il faut lui soumettre de grandes idées, il faut lui soumettre de grandes idées. —

Elle se sentait en face de lui, et elle se sentait en face de sa vie, et elle se sentait en face de son destin.

— Je ne peux plus rester ici, pour l'instant, dit-il, je ne peux plus rester ici, pour l'instant, je ne peux plus rester ici.

Elle se sentait en face de lui, et elle se sentait en face de sa vie, et elle se sentait en face de son destin.

Elle parlait dans une langue de jours, lui la langue de la nuit, et elle parlait dans une langue de jours, lui la langue de la nuit, et elle parlait dans une langue de jours.

Les jours passaient, heureux, dans la nuit, et elle parlait dans une langue de jours, lui la langue de la nuit, et elle parlait dans une langue de jours.

Pour elle, c'était une grande joie, pour elle, c'était une grande joie, pour elle, c'était une grande joie.

Mais elle avait un dernier coup de langue pour dire ce qu'elle avait à dire, et elle avait un dernier coup de langue pour dire ce qu'elle avait à dire, et elle avait un dernier coup de langue pour dire ce qu'elle avait à dire.

Tout à la fois de sa vie, de sa vie, de sa vie, et elle avait un dernier coup de langue pour dire ce qu'elle avait à dire, et elle avait un dernier coup de langue pour dire ce qu'elle avait à dire.

— Je ne peux plus rester ici, pour l'instant, dit-il, je ne peux plus rester ici, pour l'instant, je ne peux plus rester ici.

Pour Serge, c'était une grande joie, pour Serge, c'était une grande joie, pour Serge, c'était une grande joie.

A l'aéroport, au moment des adieux, Marie tentait de retenir ses larmes. David ne se sentait pas mieux. Seul Serge essayait de meubler ces instants avec dérision. Il dit à David, alors que les haut-parleurs diffusaient le dernier appel pour Paris :

— Détends-toi ! Encore deux minutes et on pourra respirer.

Dans ces dernières secondes, David avait du mal à retenir son émotion.

— Si on se faisait pirates de l'air ? On serait sûrs de la mener à destination !

Marie regarda sa carte d'embarquement.

— Trop tard, je suis partie, l'avion décolle.

Elle se jeta dans les bras de Serge.

— Surtout ne viens pas te délurer à Paris.

Il lui murmura tendrement en la serrant un peu plus fort :

— Cette fois, c'est toi qui as tout faux.

Il disparaissait déjà dans la foule et Marie se retrouvait dans les bras de David qui l'embrassait à perdre haleine, sous le sourire de quelques personnes, qu'ils ne remarquaient même pas.

Encore une fois, en voulant imprimer son visage dans sa mémoire, il vit les yeux de Marie troublés de larmes.

— Plus jamais ça, c'est un ordre.

Elle tenta un sourire.

— Je t'appellerai à mon arrivée pour te dire que je respire en français. Après, je ne veux plus entendre ta voix, sauf

contre moi. Je ne vivrai que pour le télégramme qui t'annoncera. Ce sera le baromètre de ma vie.

Elle le regarda, cette fois, sérieusement.

— En tout cas, ce sera mon futur immédiat.

Elle n'attendit pas de réponse, elle fuyait déjà. Les larmes interdites s'échappaient à la même vitesse.

Marie atterrit, perdue et paniquée, avec l'impression d'être sur une planète différente. Elle avait la sensation d'avoir tout abandonné derrière elle, dans cet endroit qu'elle avait voulu fuir, pour des raisons qu'elle ne comprenait plus.

Son cœur était enfoui sous la glace depuis qu'elle était privée de la chaleur du corps de David, depuis qu'elle n'avait plus à rechercher Nicolas, des yeux, du cœur. Il ne lui restait plus que des souvenirs. C'était affreux de sentir, à nouveau, cette horrible solitude.

Ce cœur se réchauffa lorsqu'elle aperçut Marlène. Elles avaient du mal à parler, comme si elles ne s'étaient jamais quittées.

En traversant Paris, la nostalgie qui teintait le regard de Marie s'estompa un peu en redécouvrant cette autre forme de beauté.

Marlène avait fait de l'appartement quelque chose de merveilleux.

Un peu nerveuse, elle guettait les réactions de Marie. Après l'éclat de joie qu'elle avait vu dans ses yeux, lorsqu'elle était entrée, Marlène la vit se figer.

Déçue, elle demanda :

— Tu t'attendais à autre chose ?

— C'est sublime d'être là avec toi, mais je m'attendais tout simplement à trouver David... Mes états d'âme incontrôlables !

— Ah non, un peu pour moi. J'ai été gentille, il est quand même là.

Au plus fort de l'orage

Sur le mur de sa chambre, Marie vit l'agrandissement d'une photo de David. Elle se précipita sur le téléphone pour l'appeler.

Le temps qu'elle passait à Paris avait pris pour Marie des dimensions difficiles à vivre.

Marlène la surveillait, espérant qu'elle passerait les tests de sa nouvelle existence avec moins de tension.

Inquiète, elle voyait Marie enjamber le bonheur avec autant d'aisance qu'une apathie qui la rendait inaccessible de longs moments.

Effectivement, chaque matin, en se réveillant, Marie doutait de l'arrivée de David. Elle comptait les jours...